

POUR LA PREMIÈRE FOIS depuis longtemps, je me levais sans ressentir l'insupportable mal de crâne qui habituellement m'accompagnerait toute la journée.

La raison en était simple : j'avais enfin pris la décision de donner ma démission au travail juste avant que ma femme ne me quitte, et dans quelques heures, j'aurais rendez-vous chez le notaire pour hériter du peu d'argent que mon père me laissait, après avoir dilapidé la presque totalité de sa fortune avec la jeune pétasse qui lui avait servi d'épouse durant les derniers mois de sa vie passée dans le coma.

Jamais je ne m'étais levé aussi heureux après ces années plutôt grises, durant lesquelles je m'étais traîné sans grand effort jusqu'à la quarantaine. Trente-neuf ans tout ronds, pour être précis.

Entre-temps, la petite enfance s'était déroulée sans encombre, malmenée par des institutrices acariâtres supposées nous préparer au monde futur qui, à l'aune de ce qu'elles nous faisaient subir, ne présageait rien de bon. Et après l'école, je me précipitais à la maison pour séparer mes géniteurs qui ne parvenaient toujours pas à divorcer.

Ce fut certainement l'époque la plus formatrice de mon existence, apprenant l'art subtil des alliances mouvantes au gré des promesses de cadeaux qui, parfois, finissaient par m'être offerts. Je devenais par la force des choses expert pour faire monter les enchères auprès de ces deux couillons, qui sur le plan juridique restaient malgré tout mes parents. Je souhaite à tout bambin une enfance pareille, formatrice à la dure vie d'adulte et à ses nombreuses vicissitudes.

L'adolescence se passa plutôt bien, mon père et ma mère ayant enfin accepté de me placer en pension, excellente préparation aux emplois jeunes qui m'attendraient à la sortie de mes brillantes études en faculté.

Au fait, celles-ci se déroulèrent agréablement, à défiler dans les rues de Paris pour une raison ou une autre, au gré des mouvements sociaux qui rythmaient le quotidien du pays. « Je pense donc je suis » n'était plus la devise d'une nation au passé intellectuel glorieux mais hélas révolu, puisqu'elle avait été remplacée par celle qui servait maintenant de pierre angulaire à la pensée nouvelle : « je me défile et je défile », qui elle, devenait l'unique motivation d'un pays en marche vers son déclin.

Bien sûr, cette déchéance était d'autant plus insidieuse qu'elle était le résultat des décisions imbéciles et démagogiques prises au cours de ces dernières décennies par des politiciens décatés et décadents, qui s'accrochaient encore au pouvoir au prétexte qu'ils s'estimaient indispensables alors

qu'en fait, ils n'étaient qu'encombrants, et hypothéquaient l'avenir de toute une jeunesse avec une délectation que seuls pouvaient expliquer leur égoïsme et leur sénilité.

La jeunesse, quant à elle, trop fainéante pour se révolter et ramasser ce qu'il restait du pouvoir, trouvait plus commode d'acheter un billet d'avion pour s'expatrier. Lentement, mais sûrement, la France se vidait de ses talents pour se transformer au fil du temps en un pays de vieux et d'envieux, au sein d'un continent délabré : l'Europe.

Au terme de mes années universitaires, je m'étais marié sur un coup de tête, après avoir rencontré lors d'une nuit d'ivresse celle qui allait devenir mon épouse, et qui à l'époque était ma partenaire en crime. Elle s'appelait Cathy, comme presque toutes les filles de ma génération, avec Cathy commençant par un C comme caresse, avait-elle tenu à préciser. Je découvrirai à mes dépens des années plus tard que c'était plutôt avec un C comme connasse. Après quelques années pénibles pour moi et surtout pour les voisins, je réussissais à m'en débarrasser en échange d'une pension alimentaire coquette qui, jusqu'à ce jour, vient arrondir ses fins de mois sans qu'elle n'ait rien à accomplir, agrémentant son salaire qui lui aussi tombe avec la régularité d'un métronome sans qu'elle ne fasse rien, puisqu'elle travaille toujours dans la fonction publique, la garce.

Je me levais donc guilleret, décidant de me rendre chez le notaire en jean et sans cravate, ne

supportant plus aucune entrave maintenant que la folle prétention d'être libre me transportait littéralement. Le petit déjeuner fut vite expédié, et la perspective qu'en fait d'héritage, je n'hérite que de dettes, ne me traversa même pas l'esprit.

Je me disais, en me le répétant en boucle, que la vie, en réalité, commençait à quarante ans, et je me préparais le cœur léger à une renaissance, la mienne, même si je devais patienter encore une année pour ne pas faire mentir l'adage. Et au regard de ce que j'avais vécu jusqu'à ce jour, je ne prenais pas de grand risque à prétendre que le meilleur était à venir.